

Revoilà Charles Gagnon et ses incertitudes

Photo: Charles Gagnon Image tirée du livre «Charles Gagnon: The Colour of Time, the Sound of Space». Charles Gagnon dans le studio Saint-Paul, vers 1968.

Jérôme Delgado

Collaborateur

Publié à 0h00
Arts visuels

On dit d'une personne qui décède qu'elle disparaît. Dans le cas de l'artiste Charles Gagnon (1934-2003), c'est exactement ça. Depuis qu'il s'est éteint, à l'âge de 68 ans, le peintre, photographe et cinéaste est tombé dans l'oubli. Une double actualité — la parution d'une imposante monographie et la tenue d'une succincte, mais éloquente exposition — le célèbre à nouveau.

Il faut dire que l'exposition majeure, publication à l'appui, a eu lieu peu de temps avant sa mort — *Charles Gagnon, une rétrospective* (Musée d'art contemporain de Montréal, 2001). Lié aux Guido Molinari, Claude Tousignant et Yves Gaucher — voisin d'atelier de ce dernier —, Charles Gagnon a fait partie, dès la fin des années 1950, de la grande famille de la peinture abstraite. Or, celui qui a étudié et vécu cinq ans à New York a été un cas à part.

Alors que les plasticiens de sa génération ont cultivé la rigueur géométrique du *hard-edge*, lui n'a renié ni l'expression du geste ni le coulis de la matière. Ses allées et venues entre peinture et photographie, deux pratiques qu'il réunira même sous forme de diptyques, et ses quelques pas dans le cinéma expérimental (trois films, dont *Le huitième jour*, réalisé pour Expo 67) font sa singularité.

« Guido [Molinari], Claude [Tousignant] et Yves [Gaucher] ont été des peintres, de très rigoureux peintres, sans l'impressionnante gamme de Charles. Chez lui, chacune de ses pratiques influençait les autres. Il était fidèle à la peinture lorsqu'il peignait, la même chose comme photographe, mais il avait un projet plus grand », témoigne, depuis Toronto, Roald Nasgaard, la grande référence de la peinture abstraite au Canada.



Photo: À gauche : NGC/MBAC. À droite : John Max.

À gauche : Charles Gagnon, «The Sound», 1963. À droite : portrait de Charles Gagnon réalisé par John Max, vers 1960. Deux images tirées du livre «Charles Gagnon: The Colour of Time, the Sound of Space».

« C'est vrai que Charles n'est pas aussi connu. Ses œuvres n'atteignent pas les mêmes prix dans les ventes aux enchères. Est-ce que c'est parce qu'il n'est pas facilement identifiable à un style spécifique ? » demande le conservateur du Musée des beaux-arts de l'Ontario (AGO, 1975-1993), sans faire davantage de conjectures.

Un tableau de Molinari a dépassé en 2016 les 300 000 \$, selon la maison Heffel, alors qu'une des cibles de la série *Accélérateur chromatique* de Tousignant a fait mieux (660 000 \$), selon la concurrente BYDealers. Et les Gagnon ? Deux huiles de 1963, *Intersection* et *Southern*, se sont vendues à peine au-delà des 100 000 \$.

À lire aussi

- Retrouvez ici tous les textes du DMag, notre magazine culturel. (https://www.ledevoir.com/magazine-culturel?utm_source=recirculation&utm_medium=hyperlien&utm_campaign=boite_extra)

Charles Gagnon. The Colour of Time, the Sound of Space, le livre paru ce printemps de plus 200 pages et avec plus de 200 reproductions d'œuvres, répond au silence qui perdurait depuis plus de vingt ans. Chose étonnante, il n'est pas l'ouvrage d'une maison d'édition québécoise, mais de Vancouver (Figure 1). Il a été piloté par la famille de l'artiste, sa fille, Monika Kin Gagnon, assumant la direction. Sa

femme, Michiko Yajima Gagnon, signe un petit texte, alors qu'Olivier Asselin, spécialiste de la photographie, en fait un... sur la peinture — le seul essai en français. Le troisième, plus substantiel, à la fois analytique et biographique, est celui de Roald Nasgaard.



Photo: NGC/MBAC

Charles Gagnon, «Continuum», 1989. Image tirée du livre «Charles Gagnon: The Colour of Time, the Sound of Space».

L'exposition intitulée simplement *Charles Gagnon* se tient dans les deux petites salles des galeries Bellemare Lambert, au centre-ville de Montréal. L'initiative des galeristes, indépendante du livre, réunit quatorze œuvres (huiles, pastels, épreuves argentiques, un collage aussi...). Le survol tient en deux thèmes, le paysage et la fenêtre.

Abstraite ou pas, la signature Gagnon ? Les deux, dit Roald Nasgaard, auteur du succès en librairie *Abstract Painting in Canada* (2008). « Son art est toujours à propos de la nature, note-t-il. Il se disait paysagiste. ». Si bon nombre de ses titres évoquent des lieux (*Plage, Valley, Landscape, Painted Desert*), les plus connues de ses photographies, tirées de voyages en Arizona, représentent des espaces arides.

« Au départ, commente Nasgaard, au sujet de son essai *Peintre de paradoxes*, je devais seulement analyser sa peinture. Je me suis vite aperçu que je ne pouvais pas écrire sans évoquer [tout ce qu'il] a touché. »

Il rapproche aussi le Montréalais de Gerhard Richter, célèbre peintre et photographe allemand, à qui il consacre en 1988 sa première rétrospective nord-américaine. Les deux artistes « explorent les enjeux du regard autoréflexif ». Or, Gagnon exclut tout référent et nous force, écrit encore l'historien de l'art d'origine danoise, « à chercher, en vain, l'image photographique qui semble scintiller à chaque fois qu'on avance et recule devant le tableau ».